





Blasco Ferdinand Nsangabaganwa

## Mon Ami Jean Jules

Les Conséquences de la Guerre  
et du Génocide Implantées  
dans une Famille au Rwanda



Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-227-6026-3

© Blasco Ferdinand Nsangabaganwa

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.





Le centre de Ngarama se trouve à une distance de près de deux cents kilomètres de la capitale Kigali. C'est à une vingtaine de kilomètres depuis la frontière entre le Rwanda et l'Ouganda. Les déplacés de guerre y avaient séjourné depuis plus de six mois. La guerre venait de durer plus de deux ans dans le pays. Même si ce n'était pas un endroit éloigné de la frontière, tous les habitants de la petite ville étaient en sécurité. Moi et ma famille nous venions à peine d'y embarquer de retour de la ville provinciale. Nous, comme les autres habitants de Ngarama, croyions que la guerre allait bientôt prendre fin et la paix être rétablie ; il y avait un cessez-le-feu car les parties en conflit s'étaient engagées aux négociations de paix à Arusha. Pendant cette période notre petite ville Ngarama était chaude et tout le monde était toujours en mouvement. Même les déplacés retournaient de temps en temps dans leurs localités d'origine pour récolter. On appelait cette action, fouille, car c'était une région très fertile, même en l'absence d'entretien de la part des propriétaires les bananeraies continuaient à produire des régimes. Les déplacés s'y rendaient la journée et la nuit ils devaient être à Ngarama. Ils avaient peur des rebelles.

De retour de la ville provinciale du nom de Byumba, j'étais avec ma mère, mon petit frère Chris et ma grande sœur Jeanne. Je vivais dans une famille sans papa depuis le déclenchement de la guerre. Il s'était enfui avec mon autre petit frère et une autre petite sœur. En ce moment-là j'étais malade. Dans mon lit je ne faisais que penser à l'un des garçons



dont j'avais eu connaissance pendant notre séjour à Byumba. Il s'appelait Jean Jules. Je l'avais rencontré la première fois quand l'une de mes tantes était venue nous rendre visite quand nous vivions encore chez ma grand-mère tout près de Byumba. Jean Jules vivait à Kigali avec toute sa famille mais il était le voisin de ladite tante. Nous étions devenus amis et je lui avais promis de lui rendre visite mais la guerre nous était toujours une entrave. Depuis mon enfance je commençais à me sentir obligé de me faire des amis intimes, après notre rencontre. Comme j'avais peur des filles, j'avais choisi Jean Jules. Il avait une sœur dont j'ignorais toujours le nom à cause de la peur et la timidité envers les filles dont je faisais preuve. Jean Jules m'avait promis de m'être guide un jour quand j'allais avoir besoin de me promener lors de ma visite à sa famille à Kigali. Ma mère m'avait aussi accordé une telle permission. S'il n'y avait pas eu des attaques qui nous avaient contraints de quitter Byumba, je n'aurais pas eu raté cette occasion.

Dans mon lit, je pensais toujours à la famille de Jean Jules. Je n'en connaissais personne sauf lui et sa sœur, mais par le nom seulement pour cette dernière. Puisque je venais de passer plus de deux mois à l'hôpital, ma mère avait été obligée de me ramener à la maison. Elle n'avait plus d'espoir de m'en sortir. Tout le monde pensait que j'allais mourir et l'on n'attendait que mon dernier soupir. Mon corps était émacié de la tête aux orteils. Quand je m'imaginais comment j'allais mourir sans réaliser la promesse tenue à Jean Jules je mourais de nostalgie et je priais toujours pour que je meurs au moins après avoir retrouvé cette connaissance perdue à cause de la guerre. Je passais mon temps à me demander comment étaient ses parents, quels étaient ses autres frères et sœurs, comment était leur maison mais tout ce qui me rongeaient beaucoup le

cœur était que nous avions créé une alliance entre moi et lui. Nous nous étions dit et juré que tous nos projets de l'avenir allaient se faire ensemble. Ceci s'est produit quand je lui ai appris comment attraper la taupe à l'aide des pièges souterrains et lui m'avait promis de m'apprendre à nager.

Malgré le désespoir semé par mon état de santé, tout ce à quoi je pensais n'était que Jean Jules et nos projets du futur. Je ne savais pas si j'allais m'en sortir car chaque fois qu'on prenait mes examens on ne trouvait aucune maladie. Mon état de santé continuait à se dégrader jour après jours. J'étais même arrivé au stade de ne plus manger, pas parce que je n'en avais pas besoin mais parce que je n'en étais pas capable. Ma mère ne savait pas ce qui était dans ma tête. Elle me voyait toujours en une personne agonisante. Pour elle, c'était la respiration qui retardait mon départ, j'étais déjà mort. Elle me le faisait remarquer en me demandant, chaque fois que j'allais dormir, si j'avais prié. Toujours je devais lui rendre des comptes. Elle avait confié à ma grande sœur Jeanne de me chanter chaque matin l'hymne de l'espoir. Cela me vexait beaucoup. Il s'agissait d'une chanson que j'avais un jour entendue chanter lors des obsèques de notre voisin quand j'étais tout petit. Me la chanter m'amenait rapidement au cimetière. Mais, de toute ma patience et mon espoir de retrouver Jean Jules, je ne l'énonçais pas.

Un certain matin quand tout le monde m'avait laissé à la maison, je ressentis un très grand froid. Ma mère était partie au travail et ma sœur était allée à l'école. C'était son tour de faire l'examen national et elle ne pouvait pas s'absenter. J'essayai de me couvrir tant que je pouvais mais le froid ne diminuait pas. Je frissonnais d'une façon inimaginable. J'ai dû

crier au secours mais je ne pouvais y arriver. J'étais trop affaibli ; ma voix ne pouvait pas arriver en dehors de ma chambre. De l'extérieur, je pouvais sentir qu'il faisait très chaud. Je pouvais même le remarquer à partir de la lumière qui entrait dans ma chambre à travers la fenêtre. Cette fois-ci, je sentais que j'allais mourir. Je mourais en direct, sans transit. Je fus triste. Pas parce que j'allais mourir mais pour deux raisons essentielles. D'abord je mourais en l'absence de toute autre personne mais ce qui me rongait trop était que j'allais partir sans réaliser ma promesse. Avaient-ils tous raisons, tous ceux qui se disaient que j'étais dans mes tout derniers jours. Moi aussi j'en avais assez ; je n'étais même plus capable de me conduire au lieu d'aisance, non plus pour les petits besoins. Mes difficultés ont continué et duré le long toute la journée, en l'absence de tout le monde et vers les heures de l'après-midi, ma mort survint apparemment.

De retour, ma mère me trouva au coma et se dépêcha pour me faire parvenir au médecin. Elle avait eu peur de me toucher et de me retourner car j'avais l'air mort. Mais moi, tout ce qu'elle faisait je l'observais mais j'étais capable de rien. Je ne pouvais même pas effectuer un mouvement de l'œil. Et ma mère ne faisait que me regarder et pleurer. Pour moi, j'étais déjà mort mais je pensais toujours à Jean Jules. Je croyais que même après ma mort, j'allais lui rendre visite et lui apporter mon assistance en cas de besoin. Il devait devenir un homme riche, avec mon aide, comme nous nous étions promis. Ce que je demandais à Dieu était de donner à ma mère une idée de lui envoyer au moins l'une de mes photos. Comme ça, j'allais me reposer en paix et resterais toujours près de lui, mon ami Jean Jules.

Ma mère, agenouillée, continuait à pleurer devant mon lit. Je pouvais l'entendre se lamenter en disant que le médecin était en retard. Elle ne pouvait pas me laisser seul. Qu'elle avait peur, ma mère ! Alors elle prit un bout de papier et fit une petite note. Cette note fut envoyée à sa marraine qui était infirmière à l'hôpital de Ngarama. Après un intervalle de temps que j'ignore toujours, sa marraine Bernadette arriva chez nous. Elle me toucha la première et demanda à ma mère s'elle s'était aperçue à quel point j'étais chaud. Ma mère répondit que non. Elle lui demanda si j'avais mis quelque chose sous la dent, maman répondit que non, non plus. Alors on m'apporta du jus. On essaya de me le faire avaler mais en vain. Après un certain temps encore, le docteur embarqua. Je n'ai pas pu le voir car mes yeux s'étaient fermes pour de bon mais je l'ai entendu dire que j'étais presque mort mais qu'il allait tout essayer pour me rendre la vie. Ma mère pleurait toujours. Elle disait que si je ne l'avais pas suivie après sa séparation avec mon père, je n'aurais pas été mort. Elle se sentait coupable. Je l'aimais et elle le savait mais elle ignorait ce qui était dans ma tête ; ma photo qui devait être rendue à Jean Jules.

Après tout cela on me transporta à l'hôpital sans tarder. Ce fut ma grande sœur Jeanne qui s'en chargea. Elle venait à peine d'arriver de l'examen. Arrivé à l'hôpital, je ne voyais plus rien et ne faisais aucun mouvement. Tout espoir de vie venait de se volatiliser. Je ne ressentais plus rien de ce monde. On m'a raconté qu'après m'être presque éteint, j'ai été placé sous les soins intensifs. On n'a dit à ma mère et ma sœur de s'éloigner et que l'évolution de mon état de sante leur serait communiquée minute après minute. C'est la vieille Bernadette qui resta tout près de moi, elle et le docteur. On m'injecta du sérum et on procéda à la réanimation. Cela dura plus de trente minutes car le sérum n'arrivait

pas à traverser mes veines. Ma réanimation consistait à réchauffer mon corps qui était plus froid que jamais. On dirait que mon sang s'était coagulé à cause du froid que je ressentais. Après tout ça, je repris la chaleur et le sérum commença à couler. Ma mère qui était plus inquiète que toute autre personne était dans le pavillon d'attente et pleurait toujours. Ma sœur était retournée à la maison pour préparer le repas et tout ce dont allaient avoir besoin nos visiteurs improvisés. Ceci parce que tout le monde qui avait appris la nouvelle croyait que c'était mon dernier jour sur la terre en vie.

Deux minutes après les signaux de retour du soufre, Bernadette sortit pour trouver ma mère et lui apprit la nouvelle tout en lui disant qu'elle ne devait pas continuer à se cultiver des soucis car il y avait de bons signes de progression. Ma mère ne la comprit pas. D'après sa connaissance, elle croyait que si quelqu'un était en train de quitter ce monde, il devait manifester des signes de survie. Pour elle je mourais définitivement et on devait commencer à se préparer à mes obsèques. Bernadette essaya de la consoler en lui disant que tout allait aller bien. Ma mère ne le crut pas. Au lieu d'être consolée, elle pleurait davantage. Moi au lit, je n'étais pas encore revenue en vie. J'étais ailleurs. J'étais emporté dans un autre monde très différent du nôtre. Tout ce qui s'y passait était presque semblable à ce qui se passe dans notre monde réel excepté que les mouvements y étaient très rapides et de caractère automatique. C'était comme si je rêvais.

Dans un autre monde où je me trouvais, j'étais heureux. Je ne ressentais plus ni la douleur, ni la chaleur, ni le froid. C'était un vaste pays où il y avait pas mal de gens. Parmi eux je pouvais distinguer une

petite fille qui ressemblait beaucoup à Jean Jules. J'ai failli croire que c'était lui mais elle ne me reconnaissait pas. A mon avis c'était lui qui portait des habits féminins. Je la contemplais et elle l'avait remarqué. Nous étions dans un endroit moderne et étrange avec des hauts bâtiments en étages. Pour la première je montais et descendais dans l'étage. C'était des bâtiments destinés apparemment aux activités scolaires. Puisque la fille m'était confondue à Jean Jules, je me décidai de lui parler afin de combler ma curiosité. Mais je me demandais comment car, d'habitude j'étais très timide envers les filles et j'avais peur d'elle aussi. Mais je devais me décider pour lui demander s'elle était Jean Jules qui s'était déguisé en une fille. Alors je m'approchai d'elle et lui demandai doucement si je pouvais lui parler. Elle me salua d'abord et me répondit que c'était possible. Je fus un peu soulagé mais je manquai quoi lui dire. J'avais toujours peur d'elle. Alors elle me demanda si je la connaissais. En tout ce qu'elle me disait, je fus étonné ; ce que je me disais avant venait de se volatiliser. Elle avait un visage de Jean Jules mais elle était bel et bien une fille. Ma peur augmentait chaque fois qu'elle m'adressait une parole. Elle était presque du même âge que moi, mais elle était petite par rapport à moi. Comme j'avais manqué les mots, elle me réchauffa le cœur en me disant que je pouvais lui demander n'importe quoi que ce soit.

- Nous, les filles de la capitale, sommes ouvertes à tout le monde.  
Je m'appelle Mireille, me dit-elle.

Je regardais vers le bas. Je pensais à ce que j'allais lui répondre et tout à coup elle continua :

- Toi, tu t'appelles comment ?

- Fils, je m'appelle Fils.
- Tu m'as observée depuis longtemps. Pourquoi ? elle me demanda.
- Non, je lui répondis.
- Tu mens. Dites-moi vite car je dois retourner en classe. Tu ressembles à un nouveau, moi je suis en deuxième année.

Je lui dis que j'étais là pour ma première journée et que je cherchais où se trouvait ma classe. Elle me demanda si je m'étais déjà inscrit. Je lui répondis que non. Elle me conduisit dans la bibliothèque et me chercha tout ce qui était nécessaire. On m'affecta en première année A. alors la fille me dit qu'elle m'avait menti qu'elle était aussi de la première année mais qu'elle y était habituée car elle était de la ville. En chemin vers la classe on se parlait. Je lui demandai s'elle connaissait le nommé Jean Jules. Elle s'arrêta et pleura sur mes épaules. Je lui demandai pourquoi. Elle me répondit que Jean Jules était son frère et qu'il avait été tué pendant la guerre. Je pleurai avec elle.

Tout à coup mes yeux s'ouvrirent et je vis Bernadette qui était toujours à côté de mon lit entrain de m'administrer une dose d'eau chaude. Je poussai un petit soupir mais plus profond. Je ne lui parlai pas.

Je venais de me réveiller et sortir de ce lieu de rêve. J'étais revenu à la vie mais je ne parlais toujours pas. Je pouvais seulement écouter des conversations soit entre Bernadette et ma mère, soit entre Bernadette et mon docteur ou encore entre le docteur et ma mère. J'étais triste et les larmes coulaient de mes yeux. Quand je pensais à cette vision qui venait de survenir à propos de Jean Jules les larmes coulaient davantage. Comme j'étais conscient de tout ce qui se passait, j'essayai de calmer mes larmes pour que personne ne s'en aperçoive. De temps en temps, les

gens discutaient autour de moi. On dirait qu'on avait oublié dans quel état j'étais mais ma mère était toujours vigilante.

- Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-elle
- Il était mort pendant plus d'une demi-heure, répondit Bernadette.
- Et maintenant, pourquoi il pleure ?
- Je ne sais pas. Ça c'est un phénomène étrange. Quand le docteur sera de retour, il faut lui demander des explications à propos, dit Bernadette.

Après deux ou trois minutes, le docteur revint. On lui demanda ce qui pouvait faire pleurer une personne au coma. Le docteur dit qu'il n'en savait rien mais qu'il pensait que c'était peut-être suite à la douleur intense qu'une personne ressent quand la mort approche. J'écoutais tout mais je ne pouvais pas intervenir dans la conversation. Personne ne pouvait toujours s'en apercevoir.

Vers minuit ma mère était toujours là, à côté de mon lit. Je la regardais mais je ne pouvais toujours pas lui parler. Si j'en étais capable je lui aurais demandé si la guerre avait repris pour avoir tué mon ami Jean Jules. Sinon, je serais dans une grande illusion mortelle qui me faisait croire que les gens s'étaient fait tuer. Ceci était impossible car des négociations de paix étaient en cours. Ma mère ne pleurait plus. De temps en temps ses amis passaient pour lui demander comment j'allais. Elle leur répondait que c'était toujours une attente interminable. Elle était impatiente même s'elle m'aimait. Nous passâmes toute la nuit à l'hôpital. J'avais envie de lui demander de quoi manger mais ce n'était pas possible ; mes lèvres s'étaient collées. Cela n'importait pas beaucoup, ce qui m'intéressait était de savoir si réellement Jean Jules était mort



pendant la guerre. Pour moi c'était si comme j'avais commencé mon âge d'adolescent. Mais je me rappelai que j'étais toujours à Ngarama et à la maison contrairement à ce que je voyais. Je me demandais pourquoi personne ne s'intéressait à me donner de quoi manger. Je n'avais pas dormi toute la nuit. C'était incompréhensible.

Après deux jours d'hospitalisation, ma langue se délia et je commençai à parler. A côté de moi était ma grande sœur Jeanne. Maman était retournée à la maison en train de me préparer le potage. A ma sortie du mutisme je posai la question à Jeanne

- Connais-tu la nommée Mireille ?
- Oui, répondit Jeanne.
- Alors, parle-moi d'elle, la suppliai-je.

Elle m'expliqua que la seule Mireille qu'elle connaissait était la sœur de mon ami Jean Jules. Je lui demandai quel âge elle avait. Elle allait me répondre mais tout de suite une grande fièvre m'attaqua. Le docteur fut appelé. Il demanda à Jeanne ce que je venais d'avoir. Elle lui répondit que rien mais qu'au contraire nous étions en train de causer. Le docteur fut étonné. Il avait toujours douté de ma sortie du mutisme. Il réfléchit un peu et tout de suite ordonna les examens pour se rendre compte si je n'avais pas de paludisme. Elle ordonna à ma sœur de ne plus me parler avant les résultats des examens. J'avais tout entendu.

Ma sœur était étonnée de ce que je connaissais Mireille. Mireille n'était jamais venue chez nous et Jeanne la connaissait parce qu'au début de la guerre elle était allée chez les Jean Jules. Leur mère était sa marraine. Elle me le demanda maintes fois mais je ne lui répondis pas. Je me sentais très faible et je ne voulais pas agacer le docteur.

Après une heure presque, le docteur revint très joyeux. Il célébrait avec des gestes de ça et là comme un joueur qui vient de marquer un but. Elle entra dans ma chambre et demanda à ma sœur où était ma mère. Elle lui répondit qu'elle n'était pas encore revenue.

- Tu lui as parlé depuis mon départ ? lui demanda le docteur.
- Non.
- Pourquoi ?
- J'ai eu peur.

Mais elle mentait ; elle avait bien essayé mais je ne lui avais pas accordé la moindre chance d'y parvenir. -Trop tard je le lui ai rappelé et elle m'a répondu qu'au Rwanda les personnes qui prospèrent sont celles qui mentent au moins quelques fois et dans quelques situations- le docteur continua à s'intéresser à mes signes vitaux. Il prélevait ma température, frappait doucement ma tête au niveau du front, caresser mes joues et me parlait.

- J'ai faim docteur, lui déclarai-je
- Qu'est-ce que tu préfères, mon petit ? il me demanda.
- La sauce, la sauce de tomates.
- C'est tout à fait exact, j'avais raison, dit-il en bougeant sa tête.

Alors il dit à ma sœur de rentrer et de me préparer une sauce de tomates. Il lui dit aussi d'aller avertir ma mère que bientôt j'allais sortir de l'impasse. Ma sœur lui demanda ce dont je souffrais. Le docteur lui répondit qu'il s'agissait du paludisme. Il lui exhorta de se dépêcher car il voulait en discuter avec ma mère. Ils se connaissaient très bien.

Après son départ, le docteur s'approcha de moi et commença à me poser des questions.

- Tu te sens comment, mon fils ?
- Je ne sais pas, lui répondis-je.
- Où est-ce que tu as mal ?
- Nulle part.
- Tu n'as pas envie de vomir ?
- Mais, je n'ai pas encore mangé.
- La nausée, je parle de la nausée.
- Je ne sais pas. Est-ce que je peux sortir ? lui demandai-je.
- Maintenant oui ! Oui tu peux, mais après avoir reçu des traitements tu devras attendre.

Il m'aida à sortir. Je n'y arrivai pas. Au contraire, je restai collé sur mon lit car ma force ne me le permettait pas. Je fis un grand effort pour y arriver mais en vain. Alors, il me conseilla de me recoucher en attendant qu'on me dispense des soins nécessaires. On m'amena du sérum glucosé et on me l'injecta. On y avait mis d'autres médicaments nécessaires et indispensables à ma guérison. Je me rendormis aussitôt.

Alors que je dormais j'eus une autre vision. C'était toujours Mireille. Elle me demandait si je savais où était ma mère. Je lui répondis que je n'en savais rien mais qu'elle allait très bien n'importe où elle était. Elle me dit que c'était correct. Elle ajouta que ma mère et Jean Jules ainsi que toute sa famille étaient partis à l'étranger. Je lui demandai pourquoi elle ne les avait pas rejoints.

- Non, ce n'est pas encore mon tour, me répondit-elle.
- Pourquoi ?
- Ta mère m'a demandé de rester avec toi car nous sommes faits pour rester ensemble.

- Et les autres ?
- Ils sont partis et nous les rejoindront plus tard.

J'ai eu l'intention de lui demander s'elle ne m'avait pas menti à propos de la mort de Jean Jules et, tout à coup elle disparut et moi je me réveillai. Après cette nouvelle vision je m'évanouies de nouveau ; tout ce que me racontait cette fille ne faisait que me perturber. J'eus très mal à la tête. De mes yeux les larmes coulaient en abondance. Alors je me demandai pourquoi chaque fois que je rencontrais Mireille, elle me parlait des choses tristes. Je crus qu'il s'agissait non d'une fée angélique mais plutôt diabolique.

En me réveillant, ma mère était déjà de retour. Elle observait tout. Elle me demanda pourquoi je pleurais et faisais des mouvements brusques comme si je me battais. Comme ma sœur m'avait dit qu'il valait mieux mentir pour prospérer au Rwanda, je lui menti que j'avais mal à la tête et que c'était suite à ces maux que je pleurais. Ce n'était pas vrai. Quand je la regardais, ça me faisait penser à ce qu'elle allait me quitter. Elle ne me posa pas beaucoup de questions à propos de mes douleurs car elle croyait que ce serait une façon de me perturber davantage car j'étais fatigué. C'est pourquoi elle s'est contentée de parler avec Bernadette.

- C'est du paludisme, madame, lui dit Bernadette.
- C'est dommage. Pourquoi on ne l'avait pas détecté bien avant ? demanda ma mère.
- C'est peut-être une autre forme de la maladie. Si ton fils n'avait pas manifesté des signes de faim, il n'y aurait pas cette réponse soulageante.

- Moi, j'avais pensé au poison. J'ai même fait recours au traitement traditionnel mais ça n'a toujours pas marché.
- Eh bien, tu dois prendre soin de lui à sa sortie de l'hôpital.
- C'est prévue quand ? demanda ma mère.
- Je ne sais pas mais c'est dans moins d'une semaine, puisqu' il a besoin et envie de manger.
- Pourvu qu'il soit en état d'améliorations, je ferai tout pour le maintenir en vie. C'est mon fils.

Tout de suite, le docteur revint. Il dit aux deux femmes que mon état de santé s'améliorait très rapidement. Il dit à maman que dès lors les visites étaient autorisées.

- Votre fils est extraordinaire, il vivra longtemps ! dit le docteur à maman.

Alor, ma mère s'approcha de moi et me dit qu'elle allait prévenir les enfants qui m'étaient amis pour venir me rendre visites, surtout ceux qui faisaient preuve de désespoir quand j'étais encore à la maison.

Le docteur dit alors qu'il allait prendre la pause et qu'il ne le pouvait pas depuis que j'étais hospitalisé sans qu'il ne se rende compte de ce qu'allait être mon sort. Il souriait cette fois-ci. Lui aussi était notre voisin et s'était ennuyé suite à mon impasse. Avant de se rendre chez lui il me demanda ce dont j'avais envie. Je lui répondis que j'avais seulement envie de me relever et rentrer. Il me promit que quand je serais capable de manger seul je rentrerais tout de suite. Je lui dis que je pouvais toujours essayer. Il me dit qu'il allait passer bientôt pour inspecter mes capacités et il disparut.

Arrivé chez lui, le docteur ordonna à sa femme de me préparer de la viande et de la sauce de tomates seulement. Une heure après son départ, sa femme débarqua à l'hôpital. Je n'étais plus aux urgences. J'étais transféré à la clinique ordinaire. La femme du docteur s'étonna de mon état de santé. J'étais presque guéri. Elle m'apportait du pain. Elle s'approcha de mon lit et me demanda de me lever. Je fus content. C'était la première visite de l'extérieur de ma famille. Elle ne me parla pas beaucoup mais elle me demanda de manger pour retrouver de la force. Je lui demandai pourquoi. Elle m'expliqua que puisque nous étions dans le temps de guerre, il ne fallait pas être malade. -Je ne pouvais pas croire que la guerre pouvait reprendre, mais je me rappelai de ce que m'avait dit Mireille et je fus saisi de peur et d'angoisse. Mireille pouvait avoir raison !- La femme du docteur me demanda de lui promettre que j'allais guérir bientôt. Je le lui promis et elle partit parler avec ma mère. Ma mère la raccompagna jusque chez elle. Elle revint avec de la viande et je commençai à manger. Je n'en avais pas envie mais puisque je voulais sortir de l'hôpital à n'importe quel prix, je m'y efforçai pour montrer au docteur que tout était fait pour sortir.

Des fois j'étais obligé de sortir pour m'approprier à prendre de l'équilibre. Il y avait plus de deux mois sans marcher seul à pieds. Tout m'était difficile. A la toilette, ma sœur ou ma mère, l'une d'elles me transportait au dos.

Après trois jours le docteur ordonna ma sortie de l'hôpital et se chargea de venir m'administrer le reste des médicaments chez moi. Il avait remarqué qu'à l'hôpital je m'ennuyais. Tout le monde en fut content. Cette fois-ci mon père qui avait eu honte de venir me voir à

l'hôpital vint me voir à la maison. Je n'avais pas envie de le voir car depuis l'éclatement de la guerre il ne s'était pas montré intéressé à notre cause, moi et ma mère. Comme j'étais un bon chrétien et tout petit je ne m'opposai pas à son arrivée. Je me rappelais aussi de ce que m'avait raconté ma sœur à propos de contrôler ses sentiments pour mieux vivre au Rwanda. C'est ce qu'on appelle « la maîtrise de soi ».

Mon père n'avait rien à me dire. Au contraire, il parla à ma mère. Pendant qu'ils se parlaient quelques mots pouvaient leur échapper et c'était des disputes. Cela me donna encore de la nausée et je commençai à vomir. Je croyais que suite à ma maladie notre famille allait se réunir mais c'était toujours la déception. La haine à l'encontre de mon père naquit dès lors.

Mon état de santé se détériora de nouveau après le départ de mon père. Ma mère me demanda si c'était grave pour me ramener à l'hôpital et je lui répondis que non, que c'était peut-être dû aux médicaments. Mais ce n'était pas le cas. Encore là, je mentais. J'avais envie de mourir. Je ne voulais plus entendre les disputes entre mes parents. Ce qui me retint fut l'amour que j'avais envers Jean Jules et sa sœur Mireille dont j'avais eu connaissance dans l'autre monde. Je devais me remettre à tout prix pour les retrouver avant de partir à l'étranger comme me l'avait raconté Mireille lors du dernier rêve.

Maman devait attendre deux jours pour me ramener à l'hôpital. Papa venait de partir et je lui avais demandé où il vivait. Il m'avait promis de revenir me voir après une semaine. J'avais envie de revoir mon petit frère avec qui je ne m'étais jamais disputé depuis notre enfance. Je priais le

Bon Dieu de me venir en aide pour guérir juste avant le retour de mon père.

Pendant ce temps ma mère et ma grande sœur n'avaient pas cessé de s'occuper de moi convenablement. Même les amis venaient me voir et tout le monde était joyeux parce que je faisais l'objet d'espoir. Je n'allais pas mourir et je pouvais lire des gestes des personnes qui nous rendaient visites.

Les deux jours s'écoulèrent. La nausée avait cessé et ma mère était retournée à son travail comme d'habitude. Il n'y avait plus besoin de passer son temps à côté de mon lit. Mes yeux étaient prometteurs. Je passais tout mon temps au lit depuis mon retour de l'hôpital. Comme j'avais l'espoir de guérir, au lit je ne parlais pas. Je ne faisais que penser à Jean Jules. J'allais le retrouver juste après m'être complètement remis. J'allais demander la permission à ma mère et elle ne pouvait pas me la refuser. Puisque j'étais malade, j'étais devenu le chouchou à la maison.





Après six jours de ma sortie de l'hôpital, une attaque des rebelles surprit notre petite ville de Ngarama. C'était très tôt le matin vers quatre heures du matin. Des coups de feu furent entendus. Nous étions à quatre dans la maison. Il y avait ma mère, ma grande sœur Jeanne, moi et mon tout petit frère qui avait deux ans. Il s'appelait Chris. Nous avons cru auparavant que c'était des voleurs mais les coups de feu durèrent longtemps. Vers huit heures du matin j'eus envie de faire le grand besoin. Alors je dis à ma sœur de me raccompagner aux lieux d'aisance. C'était dans quelques huit mètres derrière la maison. Nous étions tous sous le lit pour nous mettre sous l'abri des balles. Les gens disaient que les balles

ne pouvaient pas traverser le caoutchouc. Il y avait un climat de terreur et de dehors on pouvait entendre des cris des gens qui se heurtaient aux balles. Ma grande sœur refusa de me raccompagner. Elle m'ordonna d'attendre ou de le faire dans la maison. Je ne pouvais pas accepter ses conseils. Vers dix heures les coups de feu avaient cessé mais on pouvait entendre des coups à l'arme lourde. Alors je sortis pour la première fois de la maison et me rendis aux toilettes seul. Je ne pouvais plus tenir. Ma mère eu des soucis et voulut me suivre. A la sortie de la maison, je fus surpris par une multitude des balles qui provenaient de mon côté droit. C'était dans la direction du camp militaire qui était situé à proximité de la petite ville. Je tombai par terre. J'allais retourner dans la maison mais ma mère avait déjà refermé la porte. Elle croyait que j'avais reçu une balle mais ce n'était pas le cas. La pluie des balles cessa, je me relevai enfin et me dirigeai vers les toilettes. J'avais remarqué que derrière notre enceinte il y avait deux cadavres et une autre personne qui agonisait. Cette personne me parlait mais je ne pouvais pas lui parler de retour. J'entrai dans les toilettes. Je fis mes besoins et je sortis pour retourner dans la maison.

L'homme qui agonisait était l'un des rebelles. Il avait rampé jusqu' à côté des toilettes. Il m'interdit de retourner dans la maison dans une position debout pour ne pas me faire abattre. Je lui demandai comment je pouvais me faire abattre. Il ne me répondit rien à propos. Au contraire, de son doigt, il me montra une plaie à la cuisse droite et me demanda si je pouvais l'aider. Il saignait beaucoup et était presque à son dernier souffle. Je n'eus aucun autre choix sauf celui de l'aider. Je lui promis que j'allais demander à ma sœur de lui apporter de l'eau et du sucre et qu'il vivrait avec nous après la fin de la bataille. Malheureusement, je ne

l'ai jamais revu mais je me rappelle toujours de son joli visage accablé de douleur et de désespoir. Quand une balle retentit aujourd'hui ça me donne l'idée de cette situation insupportable qui régnait ce jour-là.

Alors j'entrai dans la maison. Maman n'avait pas fermé ce que je ne croyais pas; elle avait voulu faciliter mon retour car elle n'était pas sûre si j'étais tué ou pas. L'homme blessé avait des difficultés à marcher. Elle me dit de lui prêter une étoffe que je jugeais propre. Je le dis à ma sœur et elle me tendit une étoffe de bandage blanche qu'elle avait apportée de l'hôpital. Il n'avait pas écouté mes conseils ; il m'avait suivi. Le jeune homme nous dit alors qu'il avait trop soif. Ma sœur alla lui chercher de l'eau à boire. Il nous demanda si nous n'avions pas de sucre. On lui en donna et il sortit. Mais avant de sortir, il nous dit que nous devions nous évader car les autres habitants de la ville étaient déjà partis. Il nous dit à dieu et disparut entre les murs des maisons du quartier.

Après son départ, les coups de feu reprirent. Notre maison fut la cible. Puisque le jeune homme venait de nous le recommander, ma sœur se chargea de me transporter au dos et ma mère se chargea du petit. Nous prîmes aussi le grand matelas et un peu de vivres essentiellement du sucre et de l'arachide. Vers seize heures nous sortîmes de la ville à l'aide d'une camionnette communale qui nous attendait à la sortie de la petite ville. Alors, je demandai à ma mère où elle comptait nous amener. Elle répondit que les premiers freins devaient être pris à Kigali, la capitale. Dans mon cœur je fus joyeux car ce serait peut-être une occasion de rendre visite à mon ami Jean Jules mais, je fus déçu car la camionnette ne devait pas nous amener au-delà de dix kilomètres de Ngarama. C'était au bureau d'une autre commune voisine de Ngarama, la commune de

Gituza, où nous devions faire escale en attendant ce que nous réservaient les jours après la bataille. .

Nous sommes arrivés à Gítuza vers dix-huit heures. Il y avait beaucoup de monde partout et il avait plu.

D'abord, ma mère devait nous chercher où poser la tête la nuit. Elle y connaissait des gens mais elle ne savait pas exactement où ils habitaient. Puisqu'il faisait presque nuit, nous avons passé la nuit dans le jardin du bureau de la commune sous un ciel découvert et sans rien mettre sous la dent. Cette nuit-là, je n'arrivai pas à dormir. Je me demandais si ce que m'avait raconté Mireille allait se produire. D'abord parce que la guerre avait repris et puis parce que les gens se faisaient tuer et que j'en avais eu l'expérience avec le soldat rebelle que j'avais rencontré aux toilettes.

« Peut-être que Jean Jules a été tué aujourd'hui », pensais-je.

C'était triste et je faisais tout pour m'en débarrasser mais je n'y arrivais pas. Partout aux alentours il y avait une multitude des gens inconnus. J'avais trop faim. Je venais de passer vingt-quatre heures sans ni manger, ni boire alors que le médecin m'avait ordonné de manger beaucoup.

Ce n'était pas tout. J'avais un autre défi ; j'étais soumis aux injections lors que les rebelles attaquaient et je venais de rater ce genre de traitement. J'étais désespéré car je pensais que j'allais mourir faute de traitement nécessaire. Toute la nuit je ne songeais qu'à cela et ne pris le sommeil que vers trois heures du matin.

Le matin je me réveillai vers dix heures. Tout le monde de ma famille était partie à la recherche d'un bon endroit où nous abriter, sauf moi. Ce fut un autre malheur pour moi car je ne pouvais pas encore marcher seul.

J'étais toujours faible. Quand je me mettais debout, je perdais tout l'équilibre et tombais par terre tout à coup. Je ne savais pas où était partie ma famille. J'étais frustré. Je croyais qu'ils en avaient assez avec moi et s'étaient débarrassé de moi pour de bon. C'était logique ; je n'étais bon à rien et on pouvait toujours sentir les rumeurs de la guerre car on disait que les rebelles s'étaient infiltrés dans la foule des déplacés. Ce que je faisais n'était que les faire porter ma croix. Si j'avais été capable, je me serais noyé dans le fleuve des balles que nous avions laissé derrière nous. Je pensais que pour moi c'était la fin. Même si les rebelles n'allaient pas me tuer j'allais mourir de faim et de maladie.

En plus de la faim j'avais trop froid. Mon désespoir croissait minutes après minutes. Les gens se vidaient de plus en plus du lieu où j'avais passé la nuit car les rebelles approchaient, disait-on. Alors je reposai ma tête au-dessus de l'emballage sur lequel j'avais passé la nuit. Je devais attendre mon sort en sommeil. Je fermai les yeux pour forcer le sommeil mais je n'y arrivai pas ; j'avais trop faim et c'était le problème à résoudre avant toute autre priorité. Si j'avais eu à manger tout allait avoir une suite favorable à ma survie.

Vers onze heures et demie, presque tout le monde était parti du lieu. J'étais seul, seul avec les policiers communaux qui attendaient l'avancée des rebelles pour les empêcher de poursuivre les déplacés. On avait prévu que le campement devait se faire à une dizaine de kilomètres depuis là où j'étais resté seul. Alors vers midi, les coups de feu furent entendus. Une peur m'envahit et je criai. L'un des policiers vint à l'endroit. Il me trouva couché sur un emballage qui contenait des choses que j'ignorais encore. Le policier allait me tendre sa main pour me relever et tout à

coup, psyuouuuu ! Il tomba par terre à côté de moi. Je sus que la bataille m'entourait. Je tournai mes yeux pour guetter tout ce qui se passait. A ma gauche j'aperçus les troupes gouvernementales que je reconnus sous leurs uniformes et par leurs camions. A ma droite, il y avait une autre faction que je ne voyais pas clairement et distinctivement. Elle était composée de jeunes gens qui criaient, songa, songa, songa ! Pour dire avancez, avancez comme si c'était de la musique à danser. Mais ils ne parvenaient pas à avancer. Ils tombaient en grand nombre suite à des fusillades de la part des coups de feu des forces gouvernementales. C'étaient des rebelles qui avaient avancé jusque là où nous avions stationné la nuit précédente. Comme j'étais pris entre les deux factions, je ne pouvais pas relever la tête pour ne pas recevoir un coup de balle. Cette scène dura plus de vingt minutes. C'était horrible. Les balles survolaient l'espace au-dessus de moi. Je n'eus pas l'idée de fuir. Ça serait une option bête. Vers treize heures je n'entendais plus les coups tout près de moi. La bataille s'était éloignée à plus de cinq cents mètres du bureau communal. Je venais d'assister au face à face des deux parties en conflit. Pour moi c'était heureux car j'étais le premier de ma famille à avoir eu cette malheureuse mais curieuse expérience que j'allais plus tard raconter après ma survie. C'est ce que je me disais. J'allais devenir un héros.

Quand je fus bien assuré que les balles ne me survolaient plus, je me levai. Cette fois-ci je me sentais fort. Je devais coûte que coûte chercher de la nourriture. J'avais une fourrure d'étoffe qui me servait de cousin. Je la poussai pour m'y asseoir. Et hop ! Quelle joie ! En dessous de cette fourrure il y avait un paquet d'arachide crue. De toute ma vie, je n'avais pas encore croqué de l'arachide crue. Alors, j'en pris un poignet. C'était

délicieux et je ne le savais pas encore. Alors je m'assis et mangeai à ma faim.

Tout à coup les troupes gouvernementales arrivèrent en grand nombre au bureau communal. J'eus peur mais je continuai à m'occuper de mon arachide. J'étais assis. Il y avait une troupe de soldats évaluée à une centaine ; même si je ne les avais pas comptés c'était pareil. Ils hurlaient en cris de guerre. Après un certain temps leur supérieur débarqua. Il était venu en hélicoptère et commença à leur donner l'ordre de se taire. Ce n'était pas possible à cause des blessés qui étaient en grand nombre présents à l'endroit. Je ne savais pas que les soldats étaient obéissants de la sorte. Contrairement à ce que je pensais, ils obéirent. Ils formèrent tout de suite des rangs. Leur chef demanda s'il n'y avait personne d'autre qui n'était pas le leur. Tout le monde répondit que non. Je suivais toute la conversation. Le chef leur ordonna de faire le ratissage dans le jardin surtout dans une zone de plantation des manguiers. C'est là où je me trouvais. La peur me saisit et je criai. Le chef envoya l'un de ses soldats pour voir qui c'était. Il vint me trouver. Il ne me demanda rien et m'emporta sur son épaule devant leur groupe. Le chef me demanda ce que je faisais là. Je n'eus rien à lui répondre, au contraire, je pleurai.

Le chef dit aux troupes d'aménager les deux chambres du bureau communal pour accueillir les blessés et leur dispenser des soins nécessaires avant de les ramener à l'hôpital militaire de Kanombé à l'aide des hélicoptères. Quant à moi, on me donna de l'eau sucrée à boire ; on croyait que je mourrais de faim suite au fait que j'étais trop émacié. On me donna après du lait et du pain. Après avoir mangé on me transporta à un lit et me dit de me reposer. Je ne leur avais pas encore parlé jusque-là



et ils commençaient à se demander qui j'étais. On m'avait déshabillé et donné de nouveaux vêtements. Ils me surveillaient de près. Je crus qu'ils avaient remarqué que j'étais encore malade mais ce n'était pas le cas. Je discernai ce que tout cela signifiait lorsque l'un des soldats cria :

- Ce n'est pas un petit Inyenzi, c'est mon neveu.

*Inyenzi* signifie en kinyarwanda « *Ingangurarugo Yiyemeje kuba ingENZI* » le nom des milices rebelles traduit en Français comme un soldat milice *Ingangurarugo* déterminé à être meilleur. C'était un ancien bataillon de la cour royale à l'époque monarchique au Rwanda. En ce temps-là, les rebelles recrutaient même les enfants soldats. On les appelait les *Kadogo*. Les soldats gouvernementaux m'avaient pris pour ce *kadogo* car je venais d'être récupéré en plein champ de bataille.

Comme ce soldat avait crié que j'étais son neveu, on le laissa s'approcher de mon lit.

- Fils, me cria-t-il.

Je me retournai pour regarder le visage d'une personne qui m'appelait. Pour la première fois depuis mon hospitalisation je me sentis très concerné de ma personne. Une multitude de questions se multiplièrent dans ma tête. Je me demandais comment je pouvais être reconnu par une personne que j'ignorais et en plus un soldat. Elle m'appela la deuxième fois.

- Mais je ne vous connais pas monsieur, lui dis-je intérieurement.

Il trouva que peut-être je n'étais pas conscient car je semblais être très malade et ça depuis longtemps. Il sortit et appela l'un des autres soldats. Ce fut ce dernier qui se chargea de poursuivre mon état de santé. Il